

FOI ET POLITIQUE.

Deux Soeurs Ennemies ?

Rencontre avec

un député européen,

Fundação Cuidar o Futuro

Mme Maria de Lourdes PINTASILGO

ancien premier ministre du Portugal

Le jeudi 25 février 1988

à 19h00 au '20, rue de la Sorbonne



la communauté du Cep - Sorbonne

Florence BIDON  
42 rue R. Jaclard  
34 140 Aforthville  
43.75.29.57.

Chère Maria,

Voici le compte-rendu de votre  
témoignage au Cef Sarbonne (jeudi 25 février  
1988) et 3 exemplaires de la revue  
Parabols, dans laquelle nous aimerions,  
avec votre accord, le publier.

Pourriez-vous me faire savoir si il  
vous convient, et éventuellement ajouter  
une conclusion ?

Je vous remercie d'avance.

Amitiés

~~Florence Bidon~~



Dans le cadre des rencontres organisées au Cep Sorbonne plusieurs étudiantes ont pris l'initiative d'inviter Maria de Lourdes Pimtasilgo, personnalité politique portugaise, sur le thème :

«Foi et politique : deux soeurs ennemies?».

Premier ministre au Portugal en 1979, candidate à la Présidence de la République lors de la campagne de janvier 1986 et actuellement député européenne, Maria de Lourdes Pimtasilgo a d'emblée marqué son auditoire par sa simplicité et la qualité de sa présence.

Plusieurs questions lui ont été posées :

- comment êtes-vous entrée en politique ?
- quelle signification votre engagement politique a-t-il au regard de votre foi chrétienne ?
- comment voyez-vous le rapport Eglise-politique ?

Nous partageons ici l'essentiel de sa réponse, témoignage et réflexion vivante d'une réalité complexe.

«Chaleur, sincérité, expérience», trois mots qui, selon les animatrices de la rencontre ont pris tout leur sens en cette soirée au 20, rue de la Sorbonne.



C'est au fil des années et des activités que la question politique s'est posée. Au point de départ, je n'avais pas du tout mis sur elle, surtout dans la situation où nous vivions au Portugal quand je faisais mes études, situation politiquement fermée, sans démocratie, avec un seul parti politique.

La question qui se posait aux étudiants de ma génération était celle d'un travail professionnel que nous désirions faire de manière aussi compétente que possible. Dans les années cinquante j'ai terminé mes études en 53 l'idée qu'il fallait être présent partout dans la société où nous vivions était très forte. Nous étions très inspirés par les discours du Pape de l'époque et nous aimions beaucoup citer une phrase qui nous invitait à vivre «avec une foi vive à la fine pointe de l'intelligence» et cela suffisait à nous dynamiser pour la vie.

Il faut dire que dans les années cinquante, nous étions les étudiants catholiques très nombreux, soit au plan national, soit rassemblés dans la Fédération internationale. La France y était très représentée par la Fédération Française des Etudiants Catholiques (FFEC) et au Portugal, nous étions membres de l'action catholique. Il y avait une grande unité entre nous tous ; nous nous connaissions à travers les frontières et nous travaillions vraiment ensemble.

Au départ, je suis devenue ingénieur, et j'ai été la 1ère à travailler en usine comme ingénieur en génie chimique. Cela a été pour moi une période extrêmement intéressante. J'ai été très inspirée par le choix de mon activité professionnelle. J'ai été aussi très déterminée par la vie de Simone Weil parce que je voyais dans son parcours quelque chose d'extraordinaire. A l'époque, la seule façon pour moi de me rendre proche des ouvriers, c'était de devenir ingénieur. J'étais dans la plus grande entreprise portugaise qui embauchait à l'époque 40 000 ouvriers. Ce qui était intéressant dans cette entreprise, c'est que l'ingénieur n'était pas privilégié par rapport à l'ouvrier. L'ingénieur avait exactement la même vie que l'ouvrier. Et naturellement, des problèmes sont venus à la surface. D'abord, l'immense décalage des salaires entre uns et les autres. Et chaque fois que nous étions augmentés dans nos salaires, par exemple de 15 %, j'allais périodiquement à l'administration pour dire : ce n'est pas juste étant donné que ça représente beaucoup plus pour moi que pour mes ouvriers. Et nous étions quelques-uns à penser et à réagir de cette manière.

Notre entreprise était très typique du début de l'industrialisation ; elle est devenue très diversifiée : produits chimiques, textiles, métallomécanique. Dans le textile, on employait 3 000 femmes, et ces 3 000 femmes avaient une vie telle dans les ateliers, le bruit était tellement terrible que, lorsqu'elles arrivaient dans la rue, elles criaient les unes aux autres parce que c'étaient comme ça qu'elles pouvaient s'entendre en usine. Cette situation m'a ouverte davantage vers quelque chose qui m'intéressait déjà beaucoup : la situation de la femme. En même temps, il y avait dans cette usine un enjeu économique ; c'est-à-dire que je voyais qu'on produisait beaucoup, on exportait, et pourtant il y avait un contrôle des salaires qui était effectué ailleurs. Souvent, l'administration me disait : «Non, on ne peut pas augmenter, parce que cela entraînerait toutes les autres entreprises.» Les rouages économiques au plan national ont alors commencé à m'intéresser ; j'ai senti qu'il fallait carrément faire quelque chose d'autre. Et là, ça n'a pas été compris par la plupart des gens de mon entourage. Ce que j'avais à faire, c'était de travailler dans la formation, soit des jeunes étudiants, soit directement à travers des projets pilotes en milieu ouvrier et en milieu rural. Cela, je l'ai fait dans le cadre d'un mouvement international de femmes qui s'appelle le GRAL. J'ai été appelé à faire la coordination des projets de développement, de formation de jeunes dans plusieurs pays et plusieurs continents. Et au milieu de tout ça, dans tout cet ensemble d'expériences, il y avait sans arrêt la question que nous nous posions comme chrétiens les uns aux autres : quel peut être notre rapport à ces pays qui s'engouffrent de plus en plus dans le sous-développement ? Mais il nous fallait découvrir des méthodes des expériences, pour pouvoir dire ce que nous pensions et le dire à d'autres pour faire tâche d'huile.

Pour moi il y avait aussi depuis mes études l'intérêt passionné pour tout ce qui concerne le rôle des femmes dans la société. Je savais qu'à travers toutes mes activités c'était la manière dont le mouvement social contribuait par les femmes à améliorer leur situation et leur bien-être.

*famille*  
*H dans*  
*H S*  
*days*  
*concordance*  
*de travail.*  
*C'est à dire*  
*de très dure*  
*et exigeant.*

*où j'ai travaillé (la plus grande entreprise portugaise de l'époque)*

*leur*

*des salaires*

*H Gala*

*H du chré. n'aurait*

*H anémie*

*et les*

*H mette en oeuvre*

*H S H par*  
*Mouvement*  
*Internation*  
*al des*  
*Etudiants*  
*Catholiques*  
*- Pax Romana*

*étudiant*  
*A/C*

Fundação Cuidar o Futuro

Handwritten title: *Handwritten title*

C'était l'époque où nous avions des chansons de protestation ; nous avons eu beaucoup de chanteurs et de poètes remarquables. Je me rappelle que peu de temps avant le changement de régime en 74 nous avons eu une grande célébration Eucharistique, et nous avons commencé par une chanson qui, finalement, est devenue la chanson de la révolution portugaise. C'était une chanson qui parlait de fraternité, d'une autre terre, d'une autre façon de vivre.

Il y a eu une résistance qui s'est faite de deux manières au Portugal. Elle s'est faite pour certains de manière très engagée dans le seul parti politique existant, qui était le parti communiste, parti clandestin et illégal. Et puis tout ce qui était le réseau chrétien ; on s'y retrouvait de façon oecuménique, catholiques et protestants. Et c'est à travers tout cela qu'en 69, après un changement de Premier ministre dû à l'état de santé de celui qui était resté 40 ans au pouvoir, le nouveau Premier ministre m'a invitée à siéger au Parlement. J'ai refusé, car il s'agissait seulement d'un parti, de liste unique, et je ne pouvais pas y participer. Mais, on avait à l'époque une deuxième chambre qui était plutôt technique ; bien sûr, elle était politique, mais elle n'avait pas de pouvoir de décision. Elle donnait son avis sur les questions, les projets de lois. J'ai été invitée à siéger dans cette chambre, ce que j'ai fait. Et on peut dire que c'est à ce moment-là qu'une vie plus explicitement politique, dans la tradition du terme, a commencé. Pendant cinq ans, j'ai siégé dans cette chambre. Cela a eu un grand avantage parce que cela m'a permis, chaque fois que je votais "non", c'était presque toujours, de faire une déclaration de vote qui n'était pas soumise à la censure, parce qu'elle était publiée dans le journal officiel. Donc mes positions sur la liberté, la liberté religieuse, la liberté de presse, l'intégration du Portugal dans la CEE, ont pu être connues.

Et c'est comme ça que le moment de changement de régime arrivé, j'ai été invitée par ceux qui avaient le pouvoir, les militaires que je ne connaissais pas, à entrer dans le gouvernement. Donc, si on me demande comment je suis arrivée au monde politique, je dirais, d'un côté il y a cette démarche, qui va du technique au social, au culturel et par là à l'économique qui s'ouvre directement sur le politique.

Handwritten note: *été très important parce que, chaque fois que je votais contre, ma déclaration de vote, publiée au Journal officiel, n'était pas sous la mainmise de la censure*

Handwritten notes: *H. Pona d'ancher, elle s'est fait dans le cadre, H.S. j'ai accepté.*

Handwritten notes: *H.S. H.S. H. le sang couant, et publiques.*

②

*deuxième époque*  
Dans ma vie, il y a un goût réel pour l'aménagement des structures sociales, économiques, culturelles... ; c'est à dire une espèce d'intérêt qui vient peut-être de ma profession, de ma formation technique, d'une certaine façon de mettre en oeuvre des relations entre les gens, et de faire en sorte que tout cela puisse être conduit, orienté vers un mieux-être de chaque personne et des peuples.

Mais je crois que, s'il y a cette motivation, il y a aussi pour moi une motivation qui vient directement de Jésus-Christ. Dans l'Evangile, quand Jésus revient dans sa ville natale, il entre dans la Synagogue, ouvre le livre d'Isaïe pour lire : «Je suis venu pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, pour délivrer les captifs». cela on ne peut pas passer à côté. Donc on essaie de suivre le Christ dans cette démarche.

③

Qu'est-ce que cela veut dire aujourd'hui ? Bien sûr avec des hauts et des bas, mais je ne peux pas cacher que cette motivation est pour moi la plus profonde, dans le sens où elle serait la plus enfouie, mais aussi la plus immédiate. C'est cela qui est au coeur de ma démarche. Bien sûr, il y a des questions que l'on doit se poser : si on aime ce Dieu-là, c'est pour chercher quelle compensation, pour trouver quel plaisir, et pourquoi ce plaisir ? C'est une question que l'on se pose dans n'importe quelle situation de vie, et bien sûr dans le domaine politique. Il y a par exemple un rapport très fort entre pouvoir et sexualité. Ce rapport doit être éclairci à chaque fois, car il n'est pas éclairci une fois pour toutes. D'ailleurs, il n'y a qu'à regarder autour de nous en ce moment en France, qu'est-ce que dit chaque candidat ? N'est-ce pas : «Aimez-moi» ? C'est souvent l'idée qu'on peut faire quelque chose et l'enthousiasme de faire quelque chose qui compte. Et puis soudainement, tout ce la dégringole, et on a l'impression que c'est un «faire-semblant». On expérimente alors l'impuissance du pouvoir, car c'est très rare que l'on puisse prendre des décisions qui soient vraiment ce que l'on désire et qui vont jusqu'au bout. On est en quelque sorte limité par les circonstances, on découvre une énorme distance par rapport à la tâche à accomplir. Toute proportion gardée, on se sent comme le prophète Jérémie : «Seigneur, je ne sais pas parler». Et vous vous souvenez de la réponse : «Je mets dans ta bouche des paroles pour que tu puisses arracher et démolir, pour que tu puisses planter et édifier». Cette parole est très forte, et vous pouvez me dire : mais c'est un prophète, ce n'est pas un roi. Oui, mais en quelque sorte, les chrétiens qui s'engagent dans la politique, c'est aussi au nom de leur qualité de prophète ; et ça on le sent, on l'expérimente très souvent.

Handwritten notes: *est-ce que c'est la voie - là l'on doit se poser*

⑤

est en quelque sorte limité par les circonstances, on découvre une énorme distance par rapport à la tâche à accomplir. Toute proportion gardée, on se sent comme le prophète Jérémie : «Seigneur, je ne sais pas parler». Et vous vous souvenez de la réponse : «Je mets dans ta bouche des paroles pour que tu puisses arracher et démolir, pour que tu puisses planter et édifier». Cette parole est très forte, et vous pouvez me dire : mais c'est un prophète, ce n'est pas un roi. Oui, mais en quelque sorte, les chrétiens qui s'engagent dans la politique, c'est aussi au nom de leur qualité de prophète ; et ça on le sent, on l'expérimente très souvent.

④

... Au milieu de la gestion de la cité, ils ont à annoncer un royaume qui n'est pas de ce monde.



Si on analyse profondément, on voit qu'il y a <sup>que la dimension</sup> beaucoup de chrétiens une dimension du sacré qui amène naturellement à délimiter le non-sacré. Et alors, <sup>trois</sup> positions sont possibles : une position très commune, celle qui sépare le domaine du sacré du non-sacré où se passent d'autres activités, par exemple, l'activité politique. Ce sont deux sphères différentes sans communication, et elles n'ont rien à voir l'une avec l'autre. De bons chrétiens se justifient alors par la parole de Jésus : «A Dieu ce qui est à Dieu, à César, ce qui est à César». Chez ces chrétiens-là, il y a une grande pudeur à dire leur foi au cœur du politique. Pendant longtemps, cette attitude a été celle de la plupart des chrétiens engagés dans le politique. Puis, dans les années <sup>quarante</sup> quarante, cinquante, surtout avec des théologiens français et certains théologiens allemands, il y a eu une importance donnée aux réalités terrestres et une théologie qui a finalement débouché sur la théologie de la libération ou d'autres théologies contextuelles. Certains disaient, il faut être engagé au nom de la foi, et le politique est le seul domaine possible pour exprimer sa foi.

Il y a <sup>ainsi une autre</sup> une troisième attitude qui est celle, me semble-t-il, qui domine aujourd'hui et qui est peut-être la plus adéquate au monde contemporain. Le réel est un tout, la complexité du réel enveloppe tout. La création est toute entière en travail. Il y a quelques années le Père Chenu disait : «Au sein d'un monde sécularisé, c'est au contraire les chrétiens qui émergent pour se constituer en communautés de croyants». ~~Donc le mouvement est inverse ; c'est au cœur de l'engagement politique lui-même que la foi émerge.~~ La foi émerge en tant que don, en tant que service, en tant que rapport à Dieu, en tant que question. Et c'est à partir de ce lieu-là qu'en même temps, cette foi vient illuminer l'engagement politique et la pratique politique dans laquelle on est engagé.

Je veux mettre l'accent sur deux dimensions du politique : d'un côté, l'idée que j'ai à partir de ma propre expérience que, étant donné que tout se tient dans la société, tout participe du politique ; c'est-à-dire que rien n'est politiquement neutre. On peut dire que la politique est dans toute chose et de tous les jours. Cela ne doit pas se traduire dans un souci politique sans arrêt. Mais, c'est une dimension dont on ne peut pas s'écarter.

Il y a ensuite l'autre dimension qui est celle de l'exercice du pouvoir. J'aimerais souligner qu'il existe dans la vie de beaucoup de chrétiens un soupçon qui pèse sur le domaine politique. Comme si le politique était le lieu où on a les mains sales par rapport aux autres occupations qui seraient des tâches plus nobles.

J'ai participé à beaucoup d'activités de la vie de l'Eglise ; par exemple, je faisais partie de l'équipe de recyclage des prêtres. Mais, dès que je suis apparue comme personnalité politique, il y a eu une espèce de retrait de telle sorte que, maintenant, quand on m'invite, on m'invite toujours avec d'autres chrétiens qui ont d'autres positions politiques que la mienne, comme si je ne pouvais pas tenir une place de chrétienne à part entière, comme si je devais être figée. Dans mon pays, je suis une chrétienne de gauche ; alors il faut toujours qu'on me mette à côté d'un monsieur de droite, pour faire équilibre, indépendamment du fait que ce monsieur a travaillé ou non sur les questions théologiques. Donc ce soupçon qui pèse est à mon avis le test le plus dur qu'on peut faire à la foi d'un chrétien engagé politiquement. C'est ~~soe~~ que qu'il y a de plus difficile. C'est comme si on avait honte de vous, comme si vous portiez une espèce de lèpre.

Il y a aussi une autre chose que j'ai beaucoup expérimenté, c'est que la vie politique vous met devant tout le monde dans ce que vous êtes et dans ce que vous paraissez être. Il y a l'image qui est créée, que vous donnez, soit celle que les médias créent sur vous. Et ce nouveau personnage apparaît très troublant pour les chrétiens et pour l'Eglise institutionnelle. J'en ai fait à nouveau moi-même l'expérience, lorsque, par certains évêques sont plus à l'aise de rencontrer carrément un agnostique ou un franc-maçon, quelqu'un qui se pose à l'encontre de l'Eglise, qu'un chrétien ou une chrétienne engagée dans la vie politique.

